

LIVRES

HISTOIRE

Franco Cardini

Europe et Islam :

histoire d'un malentendu

Seuil. "Faire l'Europe".

traduit de l'italien

par Jean-Pierre Bardos.

préface de Jacques Le Goff.

2000. 332 p., 125 F

➤ À grandes enjambées, entre guerre et paix, entre chansons de geste et désirs romantiques, entre croisades et accords sur les lieux saints, entre Grande Peur et "Turqueries", vrais intérêts stratégico-commerciaux et fallacieuses luttes religieuses, "cauchemar turc" et démembrement colonial, l'auteur parcourt treize siècles de relations tumultueuses et complexes entre l'Europe et l'Islam. À lire l'ouvrage de Franco Cardini, professeur d'histoire médiévale à Florence, le lecteur se voit conforté dans sa conviction qu'il n'existe pas un islam mais bien des islams, et se voit rappeler que l'Europe, pour emprunter le chemin de son unité, s'est largement appuyée sur (et contre) l'Islam.

Les événements et les dates défilent à vive allure, au point de donner le tournis malgré un texte facilement abordable et le souci pédagogique de baliser ce vaste champ d'étude. De grandes

périodes historiques émergent : l'expansion musulmane, du VII^e au X^e siècle ; les croisades en Orient et la Reconquista en Occident ; l'islamophilie du XIII^e siècle ; "l'anti-arabisme" du XIV^e ; les nouveaux assauts contre l'Europe menés par l'Empire ottoman, marqués par la chute de Constantinople et le repli défensif de l'Europe du XIV^e au XVIII^e siècle et, plus près de nous, le démembrement de l'Empire ottoman, jusqu'aux politiques coloniales et la création d'Israël... Certaines périodes bénéficient d'une attention particulière, d'autres laissent le lecteur sur sa faim. C'est en quelques pages que l'auteur expédie la période contemporaine, marquée par la montée de l'islamisme dans le monde, l'hégémonie américaine depuis 1990 et, ce qu'il note tout en fin d'ouvrage, l'installation sur le continent européen de nouvelles populations de confession musulmane. Ce "malentendu" prend plusieurs formes. Ce sont d'abord ces appréciations différentes de la religion et des musulmans en fonction des contextes historiques et/ou de l'état des connaissances. De même, sous couvert d'hostilités religieuses, s'affrontent au cours des siècles, avec une accélération notable à partir du XVIII^e, des intérêts qui ont pour fonde-

ment des motifs économiques, stratégiques, géopolitiques et autres jeux d'alliance.

Pour l'auteur, "une des preuves les plus accablantes du malentendu chronique dont l'Islam est victime en Europe et des innombrables redéfinitions contradictoires à travers lesquelles ce malentendu se perpétue" trouve une illustration dans l'appréciation répandue chez les savants européens du premier âge de la scolastique qui, considérant les Arabes comme "les philosophes par excellence", se laissaient aller à croire que "l'ensemble de la culture musulmane était marqué par le scepticisme et l'incroyance". Comparée à la pensée du moment, qui inflige à la culture islamique le masque du fanatisme et du fondamentalisme, "la méprise", "inverse et symétrique" éclaire ces confusions dont est victime l'Islam en Europe. La "disparition partielle de la culture islamique dans la culture occidentale du XVII^e au XX^e siècle (à l'exception des spécialistes des études orientalistes) et le processus de laïcisation propre à cette culture occidentale" approfondiront ce malentendu.

Ainsi, les appréciations et les représentations diffèrent parfois de manière contradictoire. Cela, le lecteur pouvait raison-

nablement s'en douter. Mohamed Kacimi et Chantal Dragon avaient, dans un genre bien différent, montré la diversité – de “l’admiration béate” à “l’aversion irrémédiable” – de ces regards occidentaux sur les Arabes, l’Islam ou le Coran⁽¹⁾. F. Cardini apporte ici une “contextualisation” de ce malentendu aux formes variables et éclaire son utilisation, son instrumentalisation, par les uns – ou par les autres – pour masquer des ambitions et des intérêts bien éloignés de la religion. Malgré la multiplication des études et des connaissances en matière d’islam, d’histoire des religions et peut-être surtout en matière de sociologie, certaines représentations qui concourent à “diaboliser” la religion musulmane perdurent jusque dans certains cercles intellectuels. Ainsi, et pour être rapide, tend-on à

imposer l’idée d’un islam unique et totalisant, au détriment de la diversité des pratiques dans le temps et dans l’espace, et limite-t-on l’islam à ses deux sources principales – la vulgate coranique et les *hadiths* – sans se soucier de ce que les hommes, à travers les âges et les sociétés, ont bien voulu y lire et en retenir. La dévotion aveugle n’est pas l’apanage des seuls fondamentalistes qui, conférant à ces textes une valeur d’absolu, leur prêtent une existence *ex nihilo*. Mais, *a contrario*, le malentendu dont est victime l’Islam en Europe ne serait-il pas aussi le produit de l’Islam lui-même, ne serait-ce que par réaction ? Il est difficile de ne pas croire que l’interaction des regards entre l’Europe et l’Islam n’a pas non plus sa part d’influence sur l’existence et l’évolution de ce malentendu, qui commence peut-

être par cette mise en relation d’un continent (l’Europe, dans sa diversité nationale, démographique, culturelle et religieuse) et d’une civilisation (où l’apparente unité religieuse semble masquer la diversité des peuples). L’Europe est ici le sujet de la relation. N’aurait-il pas été utile de saisir sa dimension d’objet ? Car il y a fort à parier que ce “malentendu” est aussi bien le produit du regard du Vieux Continent sur l’Islam que de l’interaction des deux regards. F. Cardini convie l’Europe, qui “n’est plus au centre du monde”, à reconsidérer son passé et à lever le “malentendu” qui entache sa relation avec l’islam. Incidemment et en forme de conclusion, cette revisitation de son passé doit servir à construire son avenir.

Mustapha Harzoune

1)- *Arabe, vous avez dit arabe ?*, Balland, 1990.



Pub

Claude Liauzu _____
**Passeurs de rives :
changements d'identité
dans le Maghreb colonial**
L'Harmattan.
"Histoire et perspectives
méditerranéennes".
2000. 160 p., 90 F

➤ Arpenteur infatigable de l'histoire de la Méditerranée et des rapports entre le Maghreb et l'Europe, fin connaisseur des représentations idéologiques de l'Autre dans la conscience occidentale, Claude Liauzu vient de commettre un nouveau livre instructif et attachant. Le cadre spatial et chronologique d'abord : *"C'est la Méditerranée occidentale, cette mer intérieure, cette 'Manche' entre Europe latine et Maghreb, de Gibraltar au détroit de Sicile, qui a été retenue."* Le choix de la période coloniale s'explique bien évidemment par l'importance des phénomènes qu'elle va susciter :

conquêtes, implantation du capitalisme, immigration des populations européennes, puis émigration des Maghrébins vers l'Europe, intégration dans le système occidental de sociétés jusqu'alors sinon fermées, du moins essentiellement autocentrées, situations de contact amplifiées à une échelle qui n'a pas de précédent. L'espace et le temps ainsi circonscrits, à quels acteurs Claude Liauzu s'intéresse-t-il ? S'appuyant sur la documentation disponible, il établit les itinéraires de quelques dizaines de personnes qui ont fait le choix personnel d'échapper à leur communauté d'origine : ces *"passeurs de rives"* sont des transgresseurs de normes. Dans l'anonymat ou dans l'ostentation, ils ont exercé une forme scandaleuse de liberté, alors que la colonisation, dérivant vers la ségrégation et un apartheid de fait, poussait *"à une fermeture des identités*

des dominants pour préserver leur prépondérance, et de la société dominée pour se préserver du rouleau compresseur occidental".

De "Mohamed" Duval, archevêque d'Alger ainsi surnommé par les pieds-noirs, à Fernand Iveton, militant communiste, de Mathilde Bourguiba à Émilie Busquant-Messali (qui a confectionné le drapeau algérien arboré pour la première fois le 14 juillet 1937 à Alger), d'Étienne Dinet, converti à l'islam et peintre quasi officiel de l'Algérie française, à Thomas Ismayl Urbain, bâtard, mulâtre, apostat et apôtre d'une Algérie franc-musulmane, de Belkacem et Fadhma Amrouche, convertis au christianisme, à Jean Sénac, dont le cheminement devait le mener jusqu'au bout du voyage algérien, l'étude des passeurs est une micro-histoire des métissages culturels. Plongés dans

Pub

“un espace de relations à la fois refusées et inévitables”, les itinéraires des passeurs éclairent à l'échelle humaine – le temps d'une vie – les violences, les contradictions, les tabous, les attractions et les haines d'une époque. Souvent tragiques, ces destinées font émerger ce qu'il y a de plus précieux dans le patrimoine commun aux deux rives : l'engagement des individus contre le refus des ambivalences. Et l'on se rend bien compte au fur et à mesure de l'établissement des faits que chacun d'entre les passeurs fut d'abord un exploseur de frontières “ethniques”, religieuses, sociales, nationales, sexuelles... – un antiraciste, dirions-nous aujourd'hui. Ce fut le cas d'Alger républicain, “le seul journal à regrouper des membres de toutes les communautés”; ce fut le cas de Mgr Duval qui, dans une circulaire destinée aux prêtres le 7 octobre 1956, prônait la “nécessité de donner progressivement satisfaction à la volonté d'autodétermination des populations d'Algérie”. Ce fut le cas pour Maurice Laban, fils d'instituteur à Biskra qui apprend l'arabe et le chaouïa, ou pour Myriam Ben dont le père, fidèle à la culture judéo-arabe, lui apprend la langue à la maison “parce qu'au lycée de jeunes filles cela est impossible”. Si le champ de cette étude est marginal en termes quantitatifs

– elle ne concerne que quelques dizaines d'individus –, sa signification est d'une grande richesse. D'abord parce que les tâches assurées par certains des passeurs – interprètes, orientalistes, écrivains, savants, militants – sont indispensables aux relations entre communautés. S'ils suscitent en leur temps méfiance, anathème et parfois exclusion, parce qu’ils posent des problèmes centraux entre les sociétés impliquées”, ils se font fondateurs d'avenir partagé. Et puis l'étude des passeurs apporte de nouvelles preuves, s'il en fallait encore, qui, tout en renforçant les visions universalistes et donc non racistes du monde, attestent de la reproduction de l'injustice des sociétés humaines et des États qu'elles se donnent pour les gouverner. Concrètement, d'un côté comme de l'autre, ces “hybrides” ont souvent subi l'avanie. Du côté algérien, une répudiation cynique et cruelle a vite fait de s'exprimer à l'égard de ceux qui avaient “sauté le pas”. Ainsi, alors que “les accords d'Évian avaient prévu pour les ‘pieds-noirs’ trois ans de statut transitoire durant lesquels ils bénéficieraient à la fois des droits du citoyen algérien et du citoyen français, avant d'opter pour les premiers ou les seconds”, très vite le jeune pouvoir algérien se raidit et fonde le code de la nationalité sur un droit du sang... Libéraux, commu-

nistes et chrétiens qui avaient déjà fait leur choix en s'engageant dans la lutte de libération nationale subissent leur premier échec dans leur nouvelle patrie. Ils n'ont pu “faire prévaloir un jus soli ouvert à la pluralité et eux-mêmes ont dû se plier à l'article 8 du Code les contraignant à une demande d'acquisition”. De ce côté de la Méditerranée, on sait le (mauvais) sort réservé par la France à ses forces supplétives en Algérie, les harkis. Et Claude Liauzu insiste à juste titre sur la façon dont s'est imposée une dénomination ethniste de ces Français qui se sont battus du côté de la France : “Après Français musulmans d'Algérie (FMA), Français de souche nord-africaine (FSNA) et Rapatriés d'origine nord-africaine (RONA), la définition administrative Français musulmans rapatriés s'est imposée. [...] La formule institue aussi une discrimination fondée sur la religion ou sur une origine ethnique [...]. Au regard des constitutions des Quatrième et Cinquième Républiques, qui affirment l'égalité de tous les citoyens ‘sans distinction de race ni de religion’, au regard du droit et de la culture politique républicaine, qui ignorent ces caractères comme relevant du privé, il y a là une aberration inquiétante.” L'originalité de cette étude n'échappera à aucun lecteur. Les

vies des passeurs, comme le note Claude Liauzu en conclusion, ne sont ni “des accidents individuels”, ni des bizarreries exotiques. Elles participent de la grande Histoire et construisent de fait des passerelles indispensables. Ultime remarque : Claude Liauzu montre ici qu'on peut faire de l'histoire sans être barbant.

Chérifa Benabdessadok

Jacques Simon (dir.)
**L'immigration algérienne
 en France : des origines
 à l'indépendance**
 Paris-Méditerranée, 2000.
 411 p., 145 F

➤ Voilà un livre qui n'en finit pas de surprendre quant aux intentions de l'auteur. Si, par le titre attiré, le lecteur espère des informations socio-économiques sur la présence algérienne en France depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'année 1962, il sortira quelque peu marri de sa lecture. En effet, pour l'essentiel, l'ouvrage traite du... nationalisme algérien. Les quelque cent pages – sur plus de quatre cents ! – censées donner le change ne parviennent pas à adoucir la méchante impression d'un travail hors sujet. On y glanera bien quelques repères statistiques et l'évocation par trop générale des grandes tendances et évolutions, mais point d'analyses pointues ou innovantes. Cette erreur d'emballage mise

de côté, et pour peu que la question du nationalisme algérien ait un attrait pour le lecteur, force est de constater que ce travail ne manque pas d'intérêt, malgré un plaidoyer en faveur de Messali Hadj appuyé jusqu'à l'exagération et, parfois, une dose de manichéisme versée à l'excès. Plaidoyer aux accents *pro domo*, puisque depuis 1954, l'auteur soutient – hier comme militant trotskiste, aujourd'hui comme historien – le vieux dirigeant algérien.

J. Simon s'attache d'abord à montrer que l'immigration algérienne “est une immigration de travail modulable selon l'offre sur le marché du travail en France et non pas en Algérie. Il faut donc la considérer comme la composante algérienne de l'armée de réserve industrielle du capitalisme français, en même temps que la fraction la plus moderne du prolétariat algérien, malgré le caractère flottant de cette main-d'œuvre.”

Poursuivant son investigation et surtout affairé à dégager le maillon qui lui permettra d'arrimer la migration économique à l'histoire du nationalisme algérien, l'auteur insiste sur l'originalité de l'immigration algérienne comme “creuset de l'identité algérienne” : “Composante organique mais différenciée de la classe ouvrière française après la guerre [1914-1918], elle deviendra aussi le

creuset où se forgera une identité berbère qui s'élargira en devenant algérienne et même nord-africaine.”

Que l'immigration ait été le creuset de l'identité algérienne n'est guère nouveau. Il serait temps, en revanche, d'insister sur la diversité des éléments et des potentiels constitutifs de ce creuset⁽¹⁾, d'observer comment certaines options se sont imposées au détriment d'autres et, surtout, d'étudier leur incidence sur la structuration de cette immigration et la formation de la nation algérienne. À présenter le processus identitaire comme un élargissement progressif de la dimension berbère à des catégories géographiques et civilisationnelles plus vastes, l'auteur paraît reléguer cette dimension à un vague et lointain substrat. Tout ici laisse croire à l'existence, du moins avant 1954, d'un processus identitaire et politique, évolutif, continu et somme toute harmonieux, faisant ainsi fi de cette diversité culturelle et politique – réfractaire à toute volonté d'uniformisation. L'auteur tend à minimiser l'importance et la portée des luttes et des oppositions à Messali Hadj. Il fait du dirigeant nationaliste un *deus ex machina*, le grand maître omnipotent de la maturation identitaire et politique qui, à lui tout seul, accouchera de la nation algérienne, reléguant du même coup aux

Pub





N° 1230 - Mars-avril 2001 - **144**

LIVRES

Pub

oublies ou condamnant à la vindicte de l'histoire ceux qui se sont égarés dans l'opposition au chef charismatique. Ils ne sont pourtant pas peu nombreux : Imache, Ferhat Abbas, les opposants de 1949, étiquetés "berbéro-matérialistes", les "centralistes" de 1951, sans oublier ces "activistes" de novembre 1954 présentés comme dépourvus de toute conscience politique – et surtout de conscience de classe...

En revanche, là où le travail de J. Simon apporte du grain à moudre, c'est quand il analyse le conflit qui opposa le FLN au MNA de Messali. Sans doute, encore une fois, cède-t-il à un fâcheux manichéisme, et a-t-il tendance à faire des présentations pour le moins tendancieuses (la présentation du programme du FLN du 1^{er} novembre 1954 ; ses attaques, récurrentes et insidieuses, contre les "berbéristes" ; le rôle qu'il leur prête, notamment après 1954...). Reste, dans cette partie, l'essentiel : le travail de démystification des principaux symboles constitutifs de l'hagiographie officielle algérienne – une hagiographie reprise sans trop barguigner, avec quelques ajouts et retraites ici ou là, par l'ensemble de la société algérienne, toutes options politiques confondues. Ici, Jacques Simon dénonce, après d'autres, mais avec quelle conviction, les méthodes du FLN : son activisme militaire qui

lui tient lieu de programme ; le terrorisme urbain qui permettra de justifier l'emploi de la torture pratiquée bien avant la bataille d'Alger, et qui sera surtout un échec humain, organisationnel et politique aux conséquences néfastes pour le futur État indépendant. Il dénonce également l'utilisation de la violence, prônée entre autres par Abane Ramdane ou Boudiaf, pour s'opposer au MNA : l'intimidation, le chantage aux familles, l'assassinat, les règlements de comptes et autres massacres de villages entiers (Melouza, Ioun Dagen, Oued Amizour)... À un vieux Kabyle qui lui reprochait ses tueries, Amirouche répondit : "*Nous avons raison de châtier les traîtres, Dieu est avec nous*", ce à quoi le vieillard répliqua : "*Si tu continues dans cette voie, il ne restera, en Algérie, que toi et Dieu.*" Les bégalements de l'histoire donnent parfois la nausée. En revanche, l'auteur ne dit rien de la violence du MNA. Il n'établit aucune filiation historique entre l'idéologie et les pratiques du FLN et l'héritage idéologique et organisationnel messaliste. Quelles conséquences cette terrible histoire du nationalisme algérien et de la guerre d'Algérie a-t-elle eue sur la structuration de la communauté algérienne immigrée en France ? Sur ce sujet aussi, l'auteur reste muet. Et pourtant comme cette histoire pèse, aujourd'hui encore, sur

cette immigration et les Français d'origine algérienne...

M. H.

1)- Pour une première approche sérieuse, voir Karima Slimani-Dirèche, *Histoire de l'émigration kabyle en France au XX^e siècle*, L'Harmattan ; voir aussi Ramdane Redjala, *Le long chemin de la revendication culturelle berbère* (H&M, n° 1179, septembre 1994).

GÉOPOLITIQUE

Alexandre Del Valle

Guerres contre l'Europe

Éd. des Syrtes.

431 p., 159 F

➤ Voilà un livre consistant sur les enjeux réels de la présence et de la politique américaines dans le monde. Alexandre Del Valle, chercheur au Centre de recherche et d'analyse géopolitique à Paris-VIII, est l'auteur d'un premier ouvrage intitulé *Islamisme et États-Unis : une alliance contre l'Europe*, paru en 1997 chez L'Âge d'homme. À l'époque déjà, il s'appliquait à montrer les dessous de l'instrumentalisation de l'islamisme par la politique étrangère américaine. Reprenant la thèse de Samuel Huntington selon laquelle, après la fin de la guerre froide, le monde est à nouveau en proie aux chocs des civilisations, Alexandre Del Valle rappelle que "*l'ennemi existentiel*" ou, paraphrasant le penseur américain, "*la menace géo-civilisationnelle*" principale de l'Europe est l'islamisme.



Mais, loin de se comporter en alliés du Vieux Continent, les États-Unis se posent plutôt en “adversaires-concurrents”, voire en agresseurs. Non contents de ne pas travailler à l’unité de la “civilisation euro-péo-occidentale”, ils mènent une politique étrangère à courte vue, “suicidaire à long terme”, consistant à instrumentaliser l’islamisme sous toutes ses acceptions contre la Russie et, indirectement, contre l’Europe occidentale, mais aussi contre ses deux autres “compétiteurs” : l’Inde (via le Cachemire) et la Chine (via la région du Xinjiang). Ainsi, les USA soutiennent pêle-mêle l’Arabie saoudite, la Turquie, les Républiques musulmanes de l’ex-URSS ou les “entités islamiques antidémocratiques et chaotiques” que sont l’Afghanistan, le Koweït ou la Bosnie. Les intérêts économiques et la sécurité en matière d’approvisionnement en pétrole du Golfe ou du Caucase n’expliquent pas à eux seuls cette politique. Les États-Unis entendraient aussi maintenir l’Europe dans un rapport de “vassalité-alliance” et surtout renforcer leur vieille politique d’“affaiblissement-isolément” de la Russie. “La stratégie américaine de containment contre l’Empire russe, notamment par la “ceinture verte” indifféremment musulmane ou islamiste, prend ici toute sa place. Elle vise à empêcher,

comme jadis, l’Empire russe d’avoir accès aux mers chaudes (Caspienne, Méditerranée, Adriatique) et aux détroits, puis de priver Moscou de ses anciennes possessions musulmanes d’Asie centrale et du Caucase, où la route du pétrole, ‘nouvelle route de la soie’, constitue une pierre d’achoppement fondamentale entre les grandes puissances.”

Le dispositif militaro-stratégique commun à l’ensemble de cette politique est l’Otan. “D’où aussi, ajoute l’auteur, la persistance américaine à exercer maintes pressions sur Bruxelles pour que la Turquie intègre l’Union européenne.” Selon cette grille de lecture, la “guerre du Kosovo” correspondrait à cette stratégie américaine visant à diviser le continent européen entre un Ouest américanisé et un Est post-byzantin constitué par le bloc orthodoxe.

Pour mener cette guerre contre l’Europe, tous les moyens sont bons : utilisation des organisations internationales, à commencer par l’Otan ; manipulations idéologiques et médiatiques des “représentations” et des discours censés être consensuels (défense de l’Occident et autre idéologie des droits de l’homme), impérialisme culturel qui, aux yeux du monde, à tout le moins du monde “occidental”, pose les États-Unis comme modèle. Résumant sa pensée d’une for-

mule assassine – le livre n’en manque pas –, l’auteur écrit que “l’occidentalité et l’atlantisme sont les simples cache-sexe de l’inféodation européenne aux États-Unis.”

Prise en tenaille entre un “Sud islamique revanchard” et cette hégémonie américaine – non seulement destructrice des identités (le “Mac-World” du sociologue Benjamin Barber) mais aussi dangereux facteur d’instabilité et de conflits dans le monde –, l’Europe risquerait de disparaître “en tant que civilisation pluri-millénaire”. Pour sortir du piège, le Vieux Continent doit s’engager sur une double voie. Celle de la grande Europe continentale, dont l’axe Paris-Berlin-Moscou formerait la colonne vertébrale. Pour survivre, la civilisation “euro-péo-occidentale” “dans son ensemble”, c’est-à-dire États-Unis compris, devrait s’allier avec le monde slavo-orthodoxe et vivre avec lui. La seconde voie s’ouvre sur la construction d’une Europe forte. Après une critique en règle de l’actuel fonctionnement communautaire, l’auteur formule des propositions pour l’élaboration d’une pensée géopolitique et d’une politique de défense autonomes.

Pour sa démonstration, souvent époustouflante d’érudition, il s’appuie sur une théorie de disciplines : théologie, économie, politique, militaire, géostratégique, sociologie, histoire... Les

références, bibliographiques ou journalistiques, et autres propos rapportés y sont abondants. Sur la Serbie, le Kosovo, la Tchétchénie, A. Del Valle, tel un husard, pourfend les idées reçues. Il choque aussi. L'islam semble présenté *ex nihilo*, hors des contextes socio-politiques et historiques. D'où une tendance à sa "diabolisation" et, cédant à une autre "représentation" inscrite en Occident depuis au moins le IX^e siècle, l'auteur fait fi de sa diversité pour le réduire à un seul monde. Que dire aussi sur ces "*dangers de l'immigration massive incontrôlée*", pointés du doigt tout au long du livre, mais jamais expliqués ? Le lecteur doit attendre l'avant-dernière page

pour comprendre qu'il s'agit du refus d'assimilation de certaines communautés immigrées "*issues d'autres civilisations*", à commencer par les "*musulmans d'Europe*". Là encore, la globalisation grossière et la faiblesse de l'approche sociologique nuisent à la pertinence du propos.

Il n'en reste pas moins qu'il convient, avant d'aborder la lecture de cette forte et dense thèse, d'accepter de jouer le jeu de l'auteur et d'évacuer de l'analyse tout sentimentalisme, jugements moraux ou axiomes nuisibles à une juste perception des complexes mécanismes en œuvre pour, *in fine*, aider à la construction et à l'affirmation de l'Europe.

M. H.

ROMANS

Gamal Ghitany

L'appel du couchant

Seuil, traduit de l'arabe (Égypte)

par Valérie Creusot. 2000.

349 p., 140 F

Pyramides

Sindbad-Actes Sud.

traduit de l'arabe (Égypte)

par Khaled Osman.

2000. 108 p., 88 F

➤ L'histoire d'un voyageur, celle d'un voyage et plus encore celle d'une narration sont au cœur du premier de ces deux romans. La structure offre un jeu de résonances, avec un narrateur qui est aussi auditeur et dont la mission

pub



est justement de recueillir le plus fidèlement possible le récit du voyageur. Car l'idée du voyage est centrale, sans qu'apparaisse toujours clairement un lieu d'origine, encore moins une destination ; c'est un appel en soi. Et il dit surtout la fin de l'ordinaire, avec des silences et quelques éclairs – sur la solitude, les liens, les groupes, les enchaînements et les isolements du convoi. Le texte, très nourri, se prête à maints détours, comme l'évocation des personnages historiques ou des haltes dans des lieux où la vie des habitants apparaît bien insolite. L'errance, tout au long du roman, est une épreuve qui met en tension le rapport au temps, à l'espace, à la sociabilité. Pour *Pyramides*, Gamal Ghitany a opté pour un récit en quatorze textes et une architecture pyramidale, avec des parties de plus

en plus courtes pour déboucher, avec la quatorzième, sur le néant. Les pyramides lui offrent une double entrée : celle d'une construction narrative et celle d'une multitude de manières d'approcher le lieu.

Mais ce deuxième roman se prête également à une réflexion sur les voyages et les perceptions. C'est ainsi qu'une première visite d'un voyageur marocain aux pyramides se verra qualifiée de trop légère par celui à qui il restitue son périple ; elle sera suivie d'une seconde visite aux mêmes lieux, totalement structurée par l'idée du retour et de la narration qui s'ensuivra. Les pyramides sont une étape, une énigme et un centre qui se prêtent au dévoilement du regard. Un regard qui, au fil des voyages et des ans, prend une autre consistance.

Abdelhafid Hammouche

Nirmal Verma

Un bonheur en lambeaux

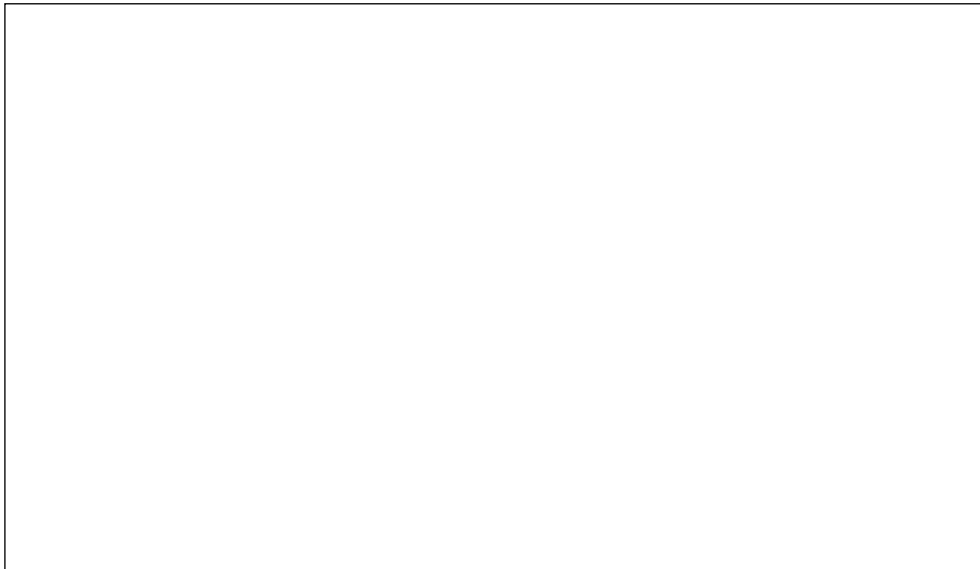
Actes Sud. "Lettres indiennes".

traduit du hindi

par Annie Montaut.

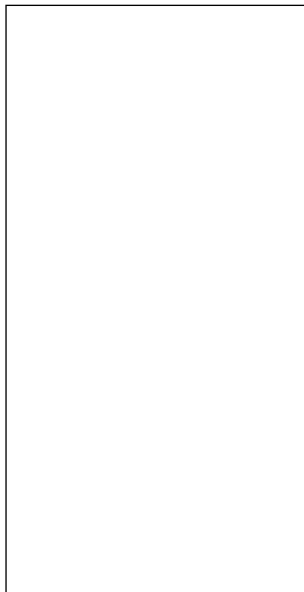
2000. 192 p., 119 F

➤ *"Les enfants malades qui ne vont pas à l'école peuvent habiter n'importe où."* Forte de cette évidence, Bitti a invité son jeune cousin Munnu à quitter Allahabad, la ville de pèlerinage où, "glacial et lugubre", le vent "caresse au passage le Gange", pour la rejoindre à Delhi. "Quelle ville, Dehli..." Munnu en découvre peu à peu les charmes, une rue ici, un quartier là, une lumière..., de même qu'il découvre, petit bout par petit bout, le plus souvent depuis son lit, la vie de sa cousine et de ses amis. Tous ou presque sont acteurs de théâtre et aiment à



passer des nuits à parler et à boire sur la terrasse de Bitti. Munnu consigne dans son journal ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il devine. C'est déjà trahir la réalité : *"Ne pense pas que tu es à présent celui-là, qui dormait sur le toit, regardait la chambre à la dérobée, flânait dans la ville avec Bitti. Tu es à présent une lettre posée sur le papier, détachée et solitaire, qui grignote le temps comme une souris dans un coin obscur."*

Le roman est écrit tantôt à la troisième personne, tantôt à la première, selon le degré de subjectivité de l'adolescent. Le lecteur n'apprendra que ce que Munnu décrit ou ce dont il se souvient. Des images, des bribes de conversations, de petits événements incomplètement perçus... Plusieurs puzzles miniatures peu à peu rassemblés et



qui resteront inachevés. Touche par touche, on entre dans la vie de ces acteurs idéalistes et désespérés – le roman a été écrit à la fin des années soixante-dix –, qui montent Tchekov et Strindberg... De fait, Nirmal Verma a été influencé par la littérature et la philosophie européennes, ayant passé près de dix ans en Tchécoslovaquie, et le désespoir, la fatalité qui se dégage de certains passages ou personnages ne sont pas sans rappeler certaine littérature d'Europe centrale. Verma, l'un des plus grands auteurs de langue hindi (bien qu'il ait des origines *middle class* parfaitement anglophones), a d'ailleurs traduit Kundera dans cette langue. Si Verma fut communiste – les chars russes dans Prague l'auraient définitivement détourné du parti – Bitti, elle, admire mère Thérèse, dont elle a affiché la photo au mur de sa chambre ; les enfants des rues de Dehli lui arrachent des sanglots. Bitti vit pour devenir *"quelqu'un d'autre"*. Peut-être depuis cette nuit où, à Allahabad, elle a payé un nain de foire pour lui poser une question bien grave, à laquelle il a répondu d'étrange manière : *"Il se regarda lui-même, comme s'il voyait pour la première*

fois de sa vie sa pauvre souche de corps. Sur ce corps, couvert un peu plus tôt d'une cape safran, il n'y avait plus qu'un lambeau de tissu qui se balançait. [...] Il le déposa à ses pieds. Voilà le bonheur, petite, regarde, tu peux toucher, c'est du vrai bonheur !"

Marie-Pierre Garrigues

Y. B.

Zéro mort

J.-C. Lattès, 2000.

236 p., 118 F

➤ Islamistes manipulables et manipulés, agents doubles de la Sécurité militaire et du Pentagone, hommes politiques en quête d'une parcelle de pouvoir (coucou Boutef !), généraux vénaux, sadiques et sans morale... Ces hommes-là sont les acteurs emblématiques d'un Alger qui suinte l'injustice, les attentats, la torture et la charogne.

Yassir Benmiloud, ex-collaborateur du quotidien *El Watan* qui s'est longtemps caché derrière les initiales Y. B., s'érige en auteur audacieux. Cette audace tient moins à la dénonciation d'un système, hélas égal à lui-même, qu'aux libertés prises avec les canons esthétiques du roman : sa construction, singulière, relève à la fois du polar et du théâtre sarcastique, son ton associe désabusement, persiflage, gouaille, moquerie, ironie et amertume. Et cette façon de



héler le lecteur ou les morts célèbres pour discuter du port du voile ou de toute autre babiole est déconcertante, dans un ouvrage qui traite d'un sujet aussi grave. Plus que de l'histoire, la surprise, pas désagréable, vient de la manière dont ce roman a été écrit et construit.

Djamel Khames

Abdel Hafed Benotman

Les forcenés

Rivages. "Rivages-Noir".

2000. 180 p.. 52 F

➤ Ce recueil de treize nouvelles, paru pour la première fois en 1993, est pour le lecteur à la fois une révélation et un choc. Révélation car l'auteur, truand, récidiviste, pour l'heure incarcéré, dévoile un talent certain et une puissante capacité d'évocation. Sans être un thème central des récits, l'univers de la prison, du détenu ou du délinquant est abordé de manière

allusive ou humoristique dans trois des nouvelles (*Les dents blanches*, *Bénéfice* et *Les bras cassés*). Un choc parce que Abdel Hafed Benotman plonge sa plume dans les entrailles, le tréfonds du tréfonds. Ses entrailles. Les nôtres. Celles de la société. Là où peu osent s'aventurer, lui extirpe le plus noir, le plus crasse, le plus dangereux, l'incontrôlable, le démentiel, l'incongru : sexualité, violence, cruauté. Il ne prend pas de gants pour sa descente macabre, il y entraîne le lecteur presque malgré lui. Et ce n'est pas là la moindre de ses prouesses.

Inclassable et iconoclaste, Abdel Hafed Benotman est sans respect pour les canons de la bienséance et du bien-penser. Le livre est dérangeant. Une question lancinante hante le lecteur : pourquoi cette violence, ce déchaînement de violence insoutenable, ces phantasmes, ces délires sexuels, ces meurtres ? Pas de ceux proprement distillés par la télévision à longueur de programme et de série américaine. Non ! des sordides, des bien sales. Des bestiaux. De l'abattoir qui sert à découper de la viande humaine (voir *Le bilboquet*, *Arc-en-ciel*, ou la terrible nouvelle qui ferme le recueil, *Lamie des ombres*).

Ce livre est d'autant plus désagréable qu'il ne laisse pas le lecteur indifférent. Pourquoi ne pas

balayer les pensées, arrêter la réflexion par un "*laissons tomber, il s'agit là des délires et des phantasmes d'un auteur bien peu fréquentable*" ? Pourtant on ne s'y résout pas. Mieux, on va jusqu'au bout, tenu en haleine autant par les qualités d'écriture de l'auteur que par l'extraordinaire et le mystère des histoires racontées. Même si on ne partage pas toutes les opinions émises – loin de là –, force est de reconnaître qu'il est par ailleurs relativement facile d'attirer le lecteur vers le beau, le bon, le juste, le convenu, le prêt-à-penser qui assure bonne conscience et réponse à tout. Il est plus difficile de prendre la direction opposée, sans fauxsemblants médiatiques ou autres, et de mettre sous le nez propre de son lecteur les déjections de ses contemporains.

Pourquoi ? Ce pourrait être la question à poser à l'auteur. Pour déranger ? L'écriture comme dérivatif ? Pour pousser ses concitoyens à réfléchir en leur balançant en pleine face l'indicible des hommes et de leur société ? C'est bien ce que semble faire Abdel Hafed Benotman, et ne cachons pas que ça fait parfois mal. Après avoir lu *Les forcenés*, le lecteur a envie d'aller se laver, se purifier. À grande eau. D'aller se ressourcer. Se réconcilier avec l'univers et sa création. Avec soi-même.

M. H.